

Sous le signe de l'Italie : les relations de Romain Rolland avec Vincent d'Indy et la Schola Cantorum

Gilles Saint-Arroman

Malgré tout ce qui les sépare du point de vue des idées, Romain Rolland et Vincent d'Indy ont, entre autres points communs, celui d'avoir été à la fois de grands artistes créateurs et de grands érudits en matière musicale. Écrivain et compositeur partagent un même intérêt pour les « primitifs italiens » de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle et pour la musique allemande, en particulier Beethoven à qui ils ont consacré chacun plusieurs publications¹. C'est l'Italie qui les rapproche, au début des années 1890 ; ce sont, par la suite, leurs appréciations divergentes de la personnalité beethovenienne qui amènent à leur rupture, compliquée de différends d'ordre idéologique².

Redécouverte des primitifs italiens

Né en 1866, Rolland est le cadet de quinze ans de d'Indy. Il est encore étudiant lorsque ce dernier est déjà une figure éminente de la vie musicale française, consacré par l'attribution du Prix de la Ville de Paris à sa légende dramatique *Le Chant de la cloche*, d'après Schiller, en 1885. Acteur incontournable de la scène parisienne, d'Indy est une des chevilles ouvrières de la Société nationale de musique, fondée en 1871 et vouée à la création française contemporaine mais aussi, sous son impulsion, à la réhabilitation d'œuvres antérieures au XIX^e siècle (J. S. Bach, Rameau, Gluck...). Chef de chœur, chef d'orchestre, il est également pressenti en 1892 comme successeur d'Ernest Guiraud au poste de

professeur de composition au Conservatoire de Paris. C'est cette même année 1892, au cours de l'été, que le jeune Romain Rolland prend contact avec d'Indy, peu avant son mariage avec Clotilde Bréal (31 octobre) et son départ pour l'Italie, où il se rend à la fois en voyage de noces et en voyage d'études. Le jeune homme projette en effet une thèse sur la musique italienne dont il n'a, pour lors, qu'une idée assez floue :

« Quand j'étais parti pour l'Italie, en novembre 1892, afin d'y chercher les éléments d'une thèse, j'étais bien loin de songer au sujet que j'allais traiter. Je connaissais mal le terrain de chasse ; et aucun maître ne pouvait m'orienter. Mon ancien professeur d'histoire, Paul Guiraud, m'avait désigné le champ immense des Médicis ; et Vincent d'Indy, les compositions sacrées, amoncelées dans les Archives du Vatican³. »

Rolland avait consulté d'Indy par lettre, lui faisant état de son projet ; il joignait à sa missive une recommandation de son futur beau-père Michel Bréal⁴ – sa fiancée avait été l'élève privée du musicien⁵. Il est peu probable que d'Indy et Rolland se soient rencontrés avant le départ des jeunes mariés, et, bien que le musicien ait proposé de poursuivre la correspondance pendant leur voyage en Italie, celle-ci ne semble reprendre que deux ans plus tard⁶.

Son long séjour à Rome amène Rolland à explorer la Bibliothèque Santa Cecilia, où il trouve l'essentiel de la documentation qui va nourrir sa thèse. Quelque temps après

1. Romain Rolland, *Vie de Beethoven*, Paris, Hachette, 1964 (1^{re} éd. 1903) ; Id., *Beethoven, les grandes époques créatrices*, édition définitive, Paris, Albin Michel, 1966 (1^{re} éd. en huit volumes, 1928-1949) ; Vincent d'Indy, *Beethoven, biographie critique*, Paris, Laurens, 1911 ; Id., article « Beethoven », *Cobbett's Cyclopedic Survey of Chamber Music*, compiled and edited by W. W. Cobbett, London, Oxford University Press, 1929, t. 1, p. 81-106.

2. J'envisage de m'intéresser dans un prochain article aux relations personnelles de d'Indy et Rolland, à leurs divergences idéologiques et à la manière dont chacun d'eux envisage la figure de Beethoven et celle de saint Christophe.

3. Romain Rolland, *Mémoires et fragments du Journal*, Paris, Albin Michel, 1956, p. 193-194.

4. Cf. lettre de d'Indy à Rolland, Vernoux (Ardèche), 6 août 1892. Toutes les lettres de d'Indy à Rolland citées ici proviennent du fonds Romain Rolland (BnF, département des Manuscrits) qui rassemble sous la cote NAF 28 400 près de soixante lettres et cartes adressées par le musicien à l'écrivain entre 1892 et 1911.

5. Dans l'agenda 1892 de d'Indy, on trouve mention de plusieurs rendez-vous avec une « M^{lle} Bréal », à la date des 6 et 14 janvier, 1^{er} et 13 février, 10 mars, 28 avril et 24 mai (cote AC 1835, archives d'Indy, Boffres, Ardèche). La rencontre de Rolland et Clotilde Bréal date du 11 avril (cf. Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 63).

6. Cf. lettre de d'Indy à Rolland, Boffres – Ardèche, 6 août 1894.

son retour à Paris, le 3 juin 1893, il fait part à d'Indy du résultat de ses recherches :

« Lorsque à mon retour de Rome, je convoquai Vincent d'Indy, et je lui jouai et lui fis jouer, sur mon piano de la rue Notre-Dame-des-Champs, les copies que j'avais prises de *l'Incoronazione di Poppea*, du *Ballo delle Ingrate*, du *Combattimento de Tancredi e Clorinda*, de *l'Orfeo*, de *l'Arianna*⁷, – et tous mes trésors, – il fut ravi de la découverte⁸; et la *Schola Cantorum*, qui venait de se fonder, ne tarda pas à les répandre, par les éditions et les auditions : – (celles-ci furent, grâce à Charles Bordes et à son école de chant, des modèles⁹). »

En juin 1894, en effet, la Schola Cantorum, société de musique religieuse, était fondée par deux anciens élèves de César Franck : Charles Bordes et d'Indy, et par le célèbre organiste Alexandre Guilmant. Un an plus tard, le 19 juin 1895, Romain Rolland soutenait en Sorbonne sa thèse sur *l'Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti*¹⁰, où une large place est faite à Monteverdi et ses contemporains italiens. En octobre 1896, la Schola ouvrait son école, 15 rue Stanislas à Paris. D'Indy commençait à y professer un cours de composition, qu'il devait assurer jusqu'à sa mort en 1931.

Les ambitions des fondateurs de la Schola s'élargirent rapidement à la promotion non seulement de la musique sacrée mais encore de toutes les œuvres du passé qui susciteraient leur intérêt¹¹. Cette promotion allait donner lieu à un foisonnement d'activités impressionnant qui fit de la Schola l'un des principaux centres de diffusion musicale en France jusqu'à la Première Guerre mondiale et même au-delà¹². La société et son école allaient fortement contribuer à ressusciter par le concert, l'édition et l'enseignement, un répertoire connu alors des seuls musicologues, y compris

les partitions exhumées par Rolland en Italie – ce qui ne pouvait que le combler. Dans ses *Mémoires*, l'écrivain indique avoir été à l'époque en « relations régulières avec le groupe de la *Schola*¹³ ». En 1899, il publie deux articles dans *La Tribune de Saint-Gervais*¹⁴, le bulletin mensuel de la société, qui reproduit également certains de ses textes publiés dans d'autres revues¹⁵, montrant l'intérêt que prend la Schola à ses travaux et opinions esthétiques. *La Tribune* annonce aussi, brièvement mais chaleureusement, la parution de sa *Vie de Beethoven*¹⁶ et publie des comptes rendus élogieux de ses ouvrages suivants : *Musiciens d'aujourd'hui*, *Musiciens d'autrefois* et *Haendel*¹⁷.

La musique ancienne dans l'enseignement de la Schola

D'Indy s'intéressait depuis longtemps aux musiques du passé¹⁸ – c'est là probablement une des raisons qui engagent Rolland à s'adresser à lui en 1892. Devenu directeur des études de la Schola, il cherche à organiser l'enseignement sur des bases traditionnelles en proposant une vision d'ensemble de l'histoire de la musique depuis ses origines – idée très neuve à l'époque. Comparant l'histoire de l'art à « une spirale qui monte toujours et toujours progresse », il souhaite, dans chaque discipline, « faire suivre aux élèves la marche même que l'art a suivie, en sorte que subissant en leur période d'étude, les transformations subies par la musique à travers les siècles, ils en sortiront d'autant mieux armés pour le combat moderne, qu'ils auront vécu pour ainsi dire la vie de l'art et se seront assimilé dans leur ordre naturel les formes qui se sont logiquement succédé dans les diverses époques du développement artistique¹⁹. » L'essor contemporain de la musicologie²⁰, tout en influençant

7. Toutes œuvres de Monteverdi.

8. Cette séance eut probablement lieu à la fin du mois de décembre 1893 ou au début du mois de janvier 1894, ou encore durant l'hiver suivant 1894-1895.

9. *Mémoires*, *op. cit.*, p. 196.

10. R. Rolland, *Les Origines du théâtre lyrique moderne. Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti*, Paris, Thorin, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1971, 316 + 15 p.

11. On trouve un résumé de la ligne esthétique et des ambitions des fondateurs de la Schola, ainsi que du fonctionnement de la société, dans Charles Bordes, « Plan d'étude et de Propagande pour l'Exercice 1903-1904 », *La Tribune de Saint-Gervais*, 9^e année, n° 9, septembre 1903, p. 307-316.

12. Sur l'histoire de la Schola, voir *La Schola Cantorum : son histoire depuis sa fondation jusqu'en 1925*, par Vincent d'Indy et quelques-uns de ses collaborateurs, Paris, Bloud & Gay, 1927, et un ouvrage collectif à paraître aux éditions Aedam Musicae sous la direction de Sylvie Douche.

13. *Mémoires*, p. 275.

14. « Le drame religieux au XVII^e siècle », 5^e année, n° 6, juin 1899, p. 136-144 ; « Le nouvel oratorio de l'abbé Perosi à Côme », 5^e année, n° 10, octobre 1899, p. 270-273.

15. « Un nouvel oratorio de don Lorenzo Perosi. *La Strage degli innocenti* », 6^e année, n° 5, mai 1900, p. 151-152 (publié dans *Le Temps*, mai 1900) ; « Haendel et le *Messie* », article cosigné par Rolland (1^{re} partie, refonte d'extraits d'un portrait de Haendel publié dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1910) et Félix Raugel (« Plan de l'Oratorio »), 18^e année, n° 12, décembre 1912, p. 297-303.

16. *La Tribune de Saint-Gervais*, 9^e année, n° 4, avril 1903, p. 160. La « critique » annoncée de l'ouvrage semble n'avoir jamais été publiée.

17. Marc de Ransé signe celui de *Musiciens d'aujourd'hui* (14^e année, n° 6, juin 1908) et Félix Raugel ceux de *Musiciens d'autrefois* (14^e année, n° 9, septembre 1908, p. 213-214) et *Haendel* (16^e année, n° 8-9, août-septembre 1910, p. 214-215).

18. Il publie par exemple en 1877 un *Choix de 22 Madrigaux à cinq voix* de Salomone Rossi, et, en 1883, dans la collection « Chefs-d'œuvre de l'opéra français » de Théodore Michaëlis, des réductions chant-piano de l'opéra-ballet *Les Éléments* de Lalande et Destouches et de l'opéra *Les Bayadères* de Charles-Simon Catel.

19. D'Indy, « Une École d'art répondant aux besoins modernes » (discours d'inauguration des nouveaux locaux de la Schola Cantorum, rue Saint-Jacques, 2 novembre 1900), *La Tribune de Saint-Gervais*, 6^e année, n° 11, novembre 1900, p. 303-314.

20. Cf. Danièle Pistone, « Romain Rolland face à la musicologie de son temps », *Cahiers de Brèves*, n° 29, juin 2012, p. 27-31.

sa démarche, vient servir son désir de faire connaître aux élèves de la Schola les chefs-d'œuvre du passé qui ont pour lui valeur d'exemple.

Dès le début, Bordes et d'Indy cherchent à s'associer d'une manière ou d'une autre les services de tous les explorateurs des musiques du passé : ils sollicitent pour des cours, des conférences ou des articles les moines bénédictins de Solesmes, qui s'emploient alors à promouvoir le chant grégorien, les musicologues Amédée Gastoué, Pierre Aubry, Michel Brenet, et bien d'autres. À la fondation de la Schola, André Pirro, futur successeur de Romain Rolland comme professeur d'histoire de la musique à la Sorbonne de 1912 à 1937, exerce les fonctions de directeur des études historiques et de bibliothécaire de l'école. Il y enseigne également l'orgue, la paléographie (1896) et l'esthétique musicale de 1900 à 1903²¹.

Quant aux travaux de Rolland, ils intéressent d'Indy à titre personnel avant même qu'il ne commence à enseigner à la Schola. Après avoir lu sa thèse, dont le jeune docteur lui adresse un exemplaire dès l'été 1895, il confie que ce travail l'a « infiniment intéressé, d'autant qu'[...] il y a nombre de renseignements qui sont peut-être monnaie courante pour des érudits comme vous, mais qui sont restés jusqu'à ce jour parfaitement inconnus des simples musiciens (voire esthéticiens) comme moi, et qui leur sont cependant précieux à connaître²². » L'ouvrage lui devient éminemment utile et même indispensable lorsque, quelques années plus tard, au printemps 1900, il prépare la quatrième année de son cours de composition, où il compte aborder les débuts de l'opéra²³. La thèse de Rolland est en effet à l'époque la seule publication d'envergure en langue française qui porte sur ce thème. Au même moment, d'Indy demande à son auteur s'il accepterait de lui « prêter pendant un mois environ quelques-uns de [se]s trésors » afin de pouvoir « donner des exemples *musicaux* de l'époque de Vecchi, de Peri et de Monteverde²⁴ ». Rolland accède à ses désirs, et, en septembre de la même année, d'Indy mentionne à son ami Guy Ropartz « d'anciennes scènes dramatiques italiennes de Striggio, Vecchi et Banch[ie]n²⁵ » rangées dans sa bibliothèque sous la forme de copies prêtées par Rolland.

L'écrivain-musicologue a donc une influence directe, par ses travaux, sur la formation de la jeune génération de compositeurs – on compte à l'époque Albert Roussel et Déodat de Séverac parmi les élèves de d'Indy.

Les opéras de Monteverdi à la Schola

C'est en 1902 que d'Indy s'attelle à la réalisation d'*Orfeo* (Mantoue, 1607), considéré encore aujourd'hui comme le premier chef-d'œuvre de l'opéra naissant, en vue de le faire entendre en concert. Il annonce en octobre à Guy Ropartz qu'il « prépare (traduction et assimilation d'orchestre) une forte sélection de l'*Orfeo* de Monteverde où il y a vraiment des choses tout à fait admirables, et, ce que c'est ancêtre de *Pelléas*²⁶ !... » Au même moment, il prend des renseignements auprès de Rolland qui avait pu consulter l'édition originale de l'opéra (1609), alors que lui-même n'a à sa disposition qu'une partition moderne réalisée par le musicologue allemand Robert Eitner²⁷.

Il était naturel que d'Indy souhaite associer Rolland à cette première audition : *Les Tablettes de la Schola*, la revue de l'école, annoncent pour le mois de mai 1903 une « Conférence par M. Romain Rolland, suivie de l'audition de l'*Orfeo*, sous la direction de M. Vincent d'Indy²⁸. » Cette conférence-concert fut finalement annulée en raison d'une convalescence prolongée de d'Indy, et la première audition d'*Orfeo* n'eut lieu que le 25 février 1904, en la salle de concerts de la Schola Cantorum – installée depuis 1900 dans de vastes locaux au 269 de la rue Saint-Jacques. Intitulée « Concert de musique italienne des XVI^e et XVII^e siècles », la séance débutait par l'audition d'extraits de trois madrigaux dramatiques : *L'Amfiparnaso* d'Orazio Vecchi, *Le veglie di Siena* du même et *La pazzia senile* d'Adriano Banchien²⁹. Elle se poursuivait avec plusieurs morceaux d'orgue interprétés par Alexandre Guilmant, et s'achevait par la pièce maîtresse : *Orfeo*, donné avec orchestre mais sans mise en scène et dans une sélection omettant notamment les premier et cinquième actes, jugés par d'Indy d'un moindre intérêt.

À défaut de conférence, d'Indy sollicite cette fois de Rolland un court texte de présentation d'*Orfeo*, qu'il trouva

21. Cf. *La Tribune de Saint-Gervais*, 2^e année, n° 3, mars 1896, p. 43 ; *La Schola en 1925*, op. cit., p. 201.

22. Lettre de d'Indy à Rolland, Boffres (Ardèche), 2 août 1895.

23. Cf. lettre de d'Indy à Rolland, 17 mai 1900. La thèse de Rolland est citée comme référence dans : D'Indy, *Cours de composition musicale, Troisième livre*, rédigé par Guy de Lioncourt d'après les notes prises aux classes de la *Schola Cantorum*, Paris, Durand, 1950, p. 18.

24. Orthographe courante du nom de Monteverdi à l'époque (lettre citée du 17 mai 1900).

25. Lettre de d'Indy à Ropartz, Les Faugs, 26 septembre 1900 (La 231, BnF, département de la Musique).

26. Lettre de d'Indy à Ropartz, Les Faugs, 10 octobre 1902 (La 243, BnF-Musique). D'Indy fait allusion à l'opéra *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, créé à l'Opéra-Comique en mai 1902.

27. *Die Oper von ihren ersten Anfängen bis zur Mitte des 18. Jahrhunderts*, Erster Theil, vol. X de *Publikation Aelterer Praktischer und Theoretischer Musik-Werke vorzugsweise des XV. und XVI. Jahrhunderts herausgegeben von der Gesellschaft für Musikforschung*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1881, p. 119-229. Voir lettre de d'Indy à Rolland, Boffres (Ardèche), 14 octobre 1902.

28. *Les Tablettes de la Schola*, 2^e année, n° 11, 1^{er} avril 1903. D'Indy avait demandé à Rolland s'il accepterait de faire cette conférence dès 1902 (cf. lettre du 14 octobre 1902).

29. Ces pièces étaient exécutées d'après les transcriptions de Rolland, prêtées à d'Indy quelques années plus tôt (cf. *supra* et « Nos prochains concerts », *Les Tablettes de la Schola*, 3^e année, n° 7, 1^{er} février 1903, p. [3]).

« très remarquable³⁰ ». Il ignorait sans doute que *Les Tablettes* avaient déjà annoncé dans leur numéro du 1^{er} février la publication d'un article de Lionel de La Laurencie – autre musicologue prestigieux – sur *Orfeo*³¹. Très ennuyé de ce quiproquo, d'Indy présenta ses excuses à Rolland³² et insista pour que son texte parût dans le numéro suivant du 1^{er} mars, à la veille de la deuxième audition du même programme³³. À la lettre de félicitations que Rolland lui adressa au lendemain du 25 février, il répondit : « Si j'ai pu faire quelque chose pour [...] remettre [*Orfeo*] à la vie, c'est, certes, grâce à vous et à votre beau livre sur l'Opéra qui m'a révélé tant de choses que je connaissais peu et mal³⁴. »

La collaboration de l'écrivain avec *Les Tablettes* se prolonge encore deux années. En 1905, il rédige une brève présentation de *Tirsi e Clori* et un texte plus développé sur *Le Couronnement de Poppée*³⁵ de Monteverdi à l'occasion de la première audition d'une sélection de cet opéra réalisée par d'Indy lors du concert « Musique italienne du XVII^e siècle » du 24 février³⁶. Enfin, en 1906, *Les Tablettes* publient un long texte de Rolland sur Reinhard Keiser pour le concert du 30 novembre consacré à « La Symphonie pittoresque et la Musique de scène en Allemagne³⁷ ». Par la suite, ses textes sur Monteverdi seront reproduits dans la revue lors de concerts similaires en 1905, 1914, 1921 et 1928.

Les relations de Rolland avec d'Indy et la Schola s'estompent puis s'estompent après 1906. On ne relève désormais plus que de brefs échanges de lettres en 1908, au sujet des sources du *Combattimento di Tancredi e Clorinda* de Monteverdi³⁸, et en 1910 à l'occasion d'un concert au Trocadéro de l'abbé Lorenzo Perosi, dont la Schola et l'écrivain ont été d'ardents défenseurs³⁹. En 1911, la correspondance entre les deux artistes semble s'interrompre

définitivement à la suite d'un échange plus aigre autour de Beethoven⁴⁰. Leur amitié n'est plus désormais qu'un lointain souvenir, tant et si bien qu'à la fin de sa vie, dans une lettre ouverte à Gabriele d'Annunzio⁴¹, d'Indy passe totalement sous silence la contribution de Rolland à la redécouverte de Monteverdi. Réécrivant l'histoire, il fait remonter sa propre découverte d'*Orfeo* à 1892, par l'intermédiaire de la publication d'Eitner – affirmation que les éléments avancés plus haut rendent extrêmement douteuse.

Regards sur la Schola

Dans les premières années du XX^e siècle, Rolland publia plusieurs textes qui témoignent de sa grande sympathie pour la Schola. En 1902, il rédige des comptes rendus de certains de ses concerts⁴² ; sans cacher ses réserves sur la programmation ou sur les défaillances des exécutants – la plupart sont de simples élèves –, il loue leur mérite, et l'intense activité de l'école :

« Ces concerts historiques comptent parmi les plus intéressants de la saison musicale. Ils n'ont pas été les seuls donnés par la Schola. Il n'est pas de semaine où il n'y en ait deux ou trois, parfois deux en un jour ; concerts et conférences se succèdent constamment. Il y a dans la vieille maison de la rue Saint-Jacques une vie intense, un bouillonnement d'art ; c'est un autre Conservatoire, où se prépare une jeunesse ardente, enthousiaste, et qui aura, j'espère, la plus heureuse influence sur le développement futur de l'art français⁴³. »

En 1905, il publie à Berlin *Paris als Musikstadt (Paris, ville musicale)*, ouvrage dans lequel on trouve « une appréciation détaillée et des plus flatteuses sur la *Schola Cantorum*⁴⁴ » – il

30. Cf. lettre de d'Indy à Rolland, Varsovie, 3 février 1904 et lettre de d'Indy à Calvocoressi, jeudi [février 1904] (La 69, BnF-Musique).

31. « Nos prochains concerts », art. cit. Des notices de La Laurencie prirent effectivement place dans le numéro précédant le concert du 25 février (*Les Tablettes de la Schola*, 3^e année, n° 8, 15 février 1904, p. 4-6).

32. Cf. lettre de d'Indy à Rolland, Paris, 15 février 1904.

33. R. Rolland, « *L'Orfeo* de Cl. Monteverdi. Poème d'Alessandro Striggio », *Les Tablettes de la Schola*, 4^e année, n° 9, 1^{er} mars 1904, p. 2-4.

34. Carte de visite de d'Indy à Rolland, s. d. [29 février 1904 d'après le cachet de la poste].

35. « *Tirsi e Clori* » et « *L'Incoronazione di Poppea* de Claudio Monteverdi », *Les Tablettes de la Schola*, 4^e année, n° 5, 15 février 1905.

36. C'est d'Indy qui demanda à Rolland de rédiger ces notices (cf. lettre datée de Lundi soir [23 janvier 1905 d'après le cachet de la poste]). Préparant sa réalisation de *Poppée*, il avait de nouveau demandé des renseignements à Rolland (cf. lettre datée de Boffres (Ardèche), 15 août 1904).

37. « Air d'Elmira, extrait du *Cresus* (Reinhard Keiser) », *Les Tablettes de la Schola*, 6^e année, n° 2, 15 novembre 1906.

38. Cf. lettre de d'Indy à Rolland, Jeudi soir [22 octobre 1908], et réponse de Rolland du 23 octobre 1908 (archives d'Indy).

39. Cf. lettre de Rolland à d'Indy, 7 avril 1910 (*Autographes de Romain Rolland*, relevés et commentaires par Bernard Duchatelet, nouvelle édition de juin 2012, p. 73), et réponse de d'Indy, 8 avril 1910.

40. Rolland a recopié sa lettre (27 juin) et la réponse de d'Indy (1^{er} juillet) dans son *Journal* (NAF 26 551, fonds Romain Rolland). La lettre de d'Indy est conservée dans le fonds Romain Rolland. La seule lettre de Rolland a été publiée dans *Les Cahiers de l'Association Beethoven France*, n° 10, avril 1975, p. 7-8. Je remercie Martine Liégeois de m'avoir communiqué copie de ce numéro.

41. « Une lettre de Vincent d'Indy à Gabriele d'Annunzio à propos de Monteverdi », *Comœdia*, 22 janvier 1930, p. 1.

42. « Concerts de la Schola Cantorum. – Trois séances de musique ancienne française des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles (19 décembre, 28 décembre 1901 et 16 janvier 1902) », *Revue d'histoire et de critique musicales*, 2^e année, n° 1, janvier 1902, p. 54-55 ; « Schola Cantorum. – Trois séances de musique française des XVII^e et XVIII^e siècles », *L'Art dramatique et musical en 1901*, I, p. 154-155 ; « Concerts de la Schola Cantorum. – 26 novembre. – Concert Mozart », *La Revue musicale (Revue d'histoire et de critique)*, 2^e année, n° 12, décembre 1902, p. 536-538.

43. *Revue d'histoire et de critique musicales*, janvier 1902, p. 55.

44. *Les Tablettes de la Schola*, 5^e année, n° 3, 15 décembre 1905. Un chapitre entier de *Paris als Musikstadt* (Berlin, Bard, Marquardt & Co.) est consacré à la Schola Cantorum (p. 36-47). En 1908, l'opuscule fut remanié et publié en français comme dernier chapitre de *Musiciens d'aujourd'hui* sous le titre « Le Renouveau : Esquisse du mouvement musical à Paris depuis 1870 ».

envoi le volume à d'Indy qui l'en remercie⁴⁵. L'année suivante, il écrit encore à Charles Péguy tout le bien qu'il pense de l'œuvre de la Schola⁴⁶. Pourtant, quelques mois plus tard, dans *La Foire sur la place* (cinquième livre de *Jean-Christophe*), rédigé pendant l'été 1907 et publié en 1908, il réserve des critiques acerbes à la Schola et à son fondateur. Comment comprendre ce changement d'attitude ?

Déjà, en décembre 1904, Rolland n'avait guère apprécié ces lignes imprimées dans *Les Tablettes de la Schola* : « N'entrez pas à la Sorbonne pour écouter les inutiles verbiages universitaires mais pour contempler dans l'hémicycle le pur chef-d'œuvre [de] Puvis de Chavannes, qui ne fut jamais membre d'aucune des cinq académies⁴⁷. » Il s'en était ouvert à d'Indy, qui lui présenta ses excuses, se montrant toutefois étonné que l'écrivain se soit offusqué de telles piques, qui ne le visaient nullement et que la Schola et lui-même subissaient régulièrement⁴⁸.

Dans les conflits esthétiques qui pullulent en France durant la première décennie du XX^e siècle, la Schola tient en effet une place centrale, s'étant classée, en partie malgré elle, dans le camp des « réactionnaires ». La réputation de sectarisme de son directeur, largement usurpée, trouve notamment son origine dans les écrits de d'Indy et dans les articles de certains de ses disciples, en réponse aux attaques de l'autre bord. La bataille fait rage par voie de presse, et dans les salles de concert⁴⁹. Des proches de l'école s'en éloignent, tel Louis Laloy, normalien lui aussi, entré à la Schola en 1899⁵⁰ et auteur d'une thèse sur Aristoxène de Tarente⁵¹. Rédacteur en chef de la *Revue musicale*, à laquelle collabore Rolland, puis cofondateur avec Jean Marnold du *Mercure musical* en 1905, Laloy devient peu à peu le champion de Claude Debussy⁵², compositeur qui pour beaucoup représente l'opposition au « formalisme » de la Schola. Alors qu'en 1902 Rolland voyait dans la Schola un « autre

Conservatoire », riche d'espérances, il rapporte en 1906 dans son *Journal* des propos du même Debussy très hostiles à l'école et à son directeur, tenus lors d'une réunion au *Mercure musical* à laquelle il assiste : « la Schola, c'est le Conservatoire à présent, et pire que le Conservatoire ; c'est l'école des médiocres⁵³. »

Mais surtout, Rolland admet mal la réserve de d'Indy et la réception agressive de certains scholistes (Gustave Bret, Pierre Coindreau) à l'égard de l'opéra *Salomé* de son ami le compositeur allemand Richard Strauss, qui connaît sa première représentation en France le 8 mai 1907 au Théâtre du Châtelet⁵⁴. L'écrivain déplore dans son *Journal* : « Mais si les indépendants, comme Ravel, (et Debussy), ont assez d'intelligence et de bonne foi pour reconnaître (et pour envier p[eu]-ê[tre]) la puissance de Strauss, toute la Schola, en masse, s'est levée contre lui. Il y a là des raisons autant morales que musicales⁵⁵. »

On perçoit nettement le reflet de cette vision négative et de ce ressentiment vis-à-vis de la Schola dans les pages de *La Foire* qui lui sont consacrées :

« La *Schola* avait tâché de renouveler l'air ; elle avait ouvert les fenêtres sur le passé. Sur le passé seulement. C'était les ouvrir sur la cour et non pas sur la rue. Cela ne servait pas à grand-chose. À peine la fenêtre ouverte, ils repoussaient le battant, comme de vieilles dames qui ont peur de s'enrhumer. Il entra par là quelques bouffées du moyen âge, de Bach, de Palestrina, de chansons populaires. Mais qu'était-ce que cela ? La chambre n'en continuait pas moins à sentir le renfermé. Au fond, ils s'y trouvaient bien ; ils se méfiaient des grands courants modernes⁵⁶. »

En 1908, au moment de la publication de *La Foire sur la place*, où toutes les chapelles musicales parisiennes⁵⁷ en prennent d'ailleurs pour leur grade, Rolland veillait à faire contrepoids dans sa préface au dernier chapitre de *Musiciens*

45 Cf. carte de visite autographe de d'Indy à Rolland, [2 novembre 1905 d'après le cachet de la poste].

46 Cf. lettre de Rolland à Péguy du 21 janvier 1906, dans *Pour l'honneur de l'esprit (Cahiers Romain Rolland n° 22)*, Paris, Albin Michel, 1973, p. 188-189. Voir aussi la lettre de Rolland à Édouard Ganche du 25 janvier 1906, citée par Catherine Massip dans « Romain Rolland, musicologue. Les sources au département de la Musique », *Permanence et pluralité de Romain Rolland*, actes du colloque de Clamecy, 22-24 septembre 1994, Nevers, Conseil général de la Nièvre, 1995, p. 261.

47. « Conseils aux Jeunes Artistes », *Les Tablettes de la Schola*, 4^e année, n° 3, 15 décembre 1904.

48. Cf. lettre de d'Indy à Rolland, Verneuil, 26 décembre 1904.

49. Cf. Fabien Michel, *La querelle des d'Inchistes et des Debussyistes*, thèse de musicologie sous la direction de Daniel Dumey, Université de Bourgogne, 2000, 626 p.

50. Cf. Louis Laloy, « Promenades et visites musicales. – III. Une nouvelle École de musique : Le cours de M. Vincent d'Indy », *Revue d'histoire et de critique musicales*, 1^{re} année, n° 11, novembre 1901, p. 393-398.

51. L. Laloy, *Aristoxène de Tarente, disciple d'Aristote, et la musique de l'Antiquité*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904 ; réimpr. Genève, Minkoff reprint, 1973, 372 p.

52. Cf. Christian Goubault, *La Critique musicale dans la presse française de 1870 à 1914*, Genève-Paris, Slatkine, 1984, p. 105-114.

53. *Journal*, « Mai [1906] », NAF 26 545, p. 34.

54. L'année précédente, *Les Tablettes de la Schola* avaient déjà publié une critique peu favorable de la première audition française de la *Symphonia Domestica* (5^e année, n° 7, 15 avril 1906).

55. *Journal*, « Mercredi 22 mai [1907] », NAF 26 549, p. 60. Ce passage est reproduit dans *Richard Strauss et Romain Rolland (Cahiers Romain Rolland n° 3)*, Paris, Albin Michel, 1950, p. 158 – les noms de Coindreau et Bret, mis en cause par Rolland et Ravel, y sont remplacés par les lettres X. (Bret) et Z. (Coindreau).

56. R. Rolland, *Jean-Christophe*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 659.

57. En 1907, Déodat de Séverac, élève de d'Indy, présente sa thèse de fin d'études en composition sous le titre « La Centralisation et les petites chapelles musicales » (publiée dans *Le Courrier musical*, janvier-mars 1908).

d'aujourd'hui : « Qu'on ne m'accuse pas de contradiction, si, dans un autre ouvrage, qui paraît au même moment, je me permets de faire une satire assez vive des défauts et des ridicules de la musique française d'aujourd'hui. Je crois que, depuis dix ans, les musiciens français ont trop imprudemment, trop prématurément, crié victoire, et que, d'une façon générale, les œuvres, – à part deux ou trois, – valent moins que l'effort⁵⁸. [...] ».

Il faut bien sûr aussi prendre en considération le fait que le regard porté sur la Schola dans *La Foire sur la place* est celui de Jean-Christophe, qui n'est qu'un double de l'auteur et non son porte-parole. Rolland ne renie certes pas son admiration toute récente pour la Schola. Peignant les travers des divers milieux musicaux de l'époque, il n'en admire pas moins la vitalité dont ils témoignent, et cherche surtout, par l'aiguillon critique, à convaincre du ridicule de leurs vaines querelles et à les engager à poursuivre leurs efforts, car, ajoute-t-il : « Rien n'est fait, tant qu'il reste quelque chose à faire⁵⁹. »

La mise au point n'empêcha pas la Schola de garder rancune à Rolland – elle ne fut pas la seule – de l'avoir caricaturée dans son roman. On en trouve encore des traces après-guerre, dans les colonnes des *Tablettes* : « L'ineffable Romain Rolland traduisait dans une langue harmonieuse

les plus fortes naïvetés que l'on puisse concevoir. Il peut revendiquer la paternité du plus gros grief que les critiques aient formulé contre la Schola. Jean Christophe a déclaré que, rue Saint-Jacques, on *débûtait des recettes pour avoir du génie*. Le mot a fait fortune dans les chapelles antischolistes. Il a été répété à satiété⁶⁰. »

Si Rolland a certainement contribué à accréditer la réputation de la Schola comme école formaliste et tournée vers le passé, il garde néanmoins de bonnes relations avec certains anciens de l'école. En 1909, deux scholistes, Félix Raugel et Eugène Borrel, fondent la Société Georg-Friedrich Haendel – l'un des héros rollandiens – et l'invitent à faire partie du comité d'honneur, ce qu'il accepte⁶¹. L'écrivain signe la même année une présentation de la Société et une critique de ses premier et cinquième concerts dans le *Bulletin français de la S. I. M.*⁶². Rolland et Raugel conserveront pendant de longues années encore un attachement réciproque⁶³. Les affections humaines transcendent heureusement dans certains cas les querelles de chapelles.

décembre 2012

Gilles Saint-Arroman est docteur en musique et musicologie de l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV). Il a accompli sa thèse sous la direction de Danièle Pistone.

58. « Le Renouveau : Esquisse du mouvement musical à Paris depuis 1870 », p. 209-210.

59. *Ibid.*

60. Michel d'Argœuves, « Nos bons critiques », *Les Tablettes de la Schola*, juin 1920, p. 100-101. Dans *La Foire sur la place*, Rolland écrit : « Le temple de la rue Saint-Jacques exerçait un apostolat : on y sauvait les âmes et la musique. On enseignait méthodiquement les règles du génie. De laborieux élèves appliquaient ces recettes avec beaucoup de peine et une certitude absolue. » (*op. cit.*, p. 658).

61. Cf. « La Société G.-F. Haendel », *La Tribune de Saint-Gervais*, 15^e année, n° 2, février 1909, p. 42.

62. 5^e année, n° 1, janvier 1909, p. 73-74 ; n° 2, février 1909, p. 184-185 ; n° 6, juin 1909, p. 613-616.

63. Cf. *Correspondances. Esther Marchand, Romain Rolland, Charles Koechlin*, G. L. Viala éd., Bordeaux, G. L. Viala, 2004.